

nades, les travaux de son enfance, ses joies et ses premiers chagrins, avec toujours à ses côtés, le frère chéri pour les partager, sous l'oeil attendri et inquiet de Catherine qui craint de voir se réaliser la fatale tradition attachée à leur naissance.

Longtemps, il reste immobile, rêvant à cette aurore de sa vie dont les phases les plus éloignées lui sont présentes comme si c'était la vieille qu'il les eût vécues.

Ce rêve prend possession de lui-même au point qu'il en oublie sa détresse, c'est un baume, un calmant qui endort son mal, et petit à petit, sans heurt et sans violence, la nécessité de renoncer à son amour pour ne pas briser ce passé qui lui est plus cher que tout, s'impose à lui.

C'est sans amertume qu'il envisage son terne avenir, sans joie, sans femme, sans enfant... et pourtant, il ne se fait aucune illusion; jamais il n'oubliera Annaïc, jamais son coeur n'aimera deux fois!

Il pleure encore maintenant, mais aucune aigreur ne se mêle à ses larmes; elles lui sont douces, au contraire, et cette rosée bienfaisante amollit la rudesse de son sacrifice.

Jusqu'au crépuscule, il reste là à méditer, et ce n'est que lorsque le soleil s'abîme dans la mer qu'il se lève et, lentement, regagne sa demeure.

V

A l'entrée d'Ervoan, Yan qui réparait des vieux filets, leva la tête et ses yeux presque haineux se posèrent sur ceux tristes et doux de l'arrivant qui les cherchaient.

Dans ce choc de leurs prunelles, les deux frères eussent voulu trouver l'un moins de mansuétude et l'autre moins d'innocence.

Yan frémissait devant cette magnanimité qui s'imposait à lui et semblait le convaincre de l'injustice de son ressentiment, et Ervoan s'affligeait de cet abîme—semé, comme d'autant d'écueils, de griefs mal fondés—que son frère avait creusé entre

eux et qu'il lui faudrait combler avec les lambeaux de son pauvre coeur amoureux.

Un lourd silence suivit l'arrivée d'Ervoan.

Pierre Guilo, à demi assoupi, la pipe éteinte entre les lèvres, se reposait sur le vieux banc, près de l'âtre, pendant que Catherine, en ménagère affairée, trottaillait d'un objet à l'autre.

Pour le moment, elle rangeait méthodiquement dans quatre écuelles de terre rouge les tranches de pain taillées fines et pour la soupe du lendemain.

A la dérobée, elle examinait ses garçons, dont le mutisme et l'air soucieux depuis quelques jours ne lui échappaient point.

Avec son intuition de mère, elle devinait une partie de la vérité et elle s'alarmait de cette zizanie qui, pour la première fois, régnait entre eux.

Un point sombre lui apparaissait dans l'azur de ses espérances maternelles, et elle prévoyait, sans la définir, la catastrophe qui suivrait cet orage en perspective.

—Tu ne manges pas, Ervoan? dit-elle à celui-ci en remarquant son assiette encore pleine. Es-tu malade?

Non, mère, je n'ai pas faim.

Il s'accouda sur la table, la tête dans ses mains.

Si près du sacrifice, le malheureux garçon sentait toutes ses faiblesses l'assaillir à nouveau; il aurait voulu retarder le fatal moment où, de plein gré, il renoncerait à être heureux...

Cependant, comme sa mère s'inquiétait et attirait contre elle sa blonde tête, il secoua la torpeur morale qui l'envahissait et la rassura:

—Mais non, mère! Je n'ai rien. Je vous assure que je ne suis pas souffrant. Le temps est à l'orage, ce soir, et cette chaleur accablante m'étouffe... je ne suis qu'une femmelette.

Il essayait de rire, mais dans les doux yeux inquiets qui scrutaient les siens, il lut qu'on ne le croyait pas.

—J'ai de l'électricité dans les jambes, reprit-il, essayant de donner le change. La soirée est belle; faisons un tour... Veux-tu, Yan?

L'autre hocha la tête.